

TEXTES CLASSIQUES

abrégés

Sans famille

Hector Malot



FOLIO
JUNIOR



Hector Malot

Sans famille

Notes et carnet de lecture
par Bernard Chesnel

GALLIMARD JEUNESSE

COLLECTION DIRIGÉE PAR JEAN-PHILIPPE ARROU-VIGNOD

Certaines grandes œuvres littéraires, par leur longueur et leur densité,
peuvent décourager un jeune lecteur.

Notre collection en propose des versions abrégées, faites de coupes
invisibles, sans réécriture ni résumés, qui restent ainsi fidèles à l'esprit
du texte original et à la langue de l'auteur.

Pour en savoir plus :

www.cercle-enseignement.fr

GALLIMARD JEUNESSE

5, rue Gaston Gallimard, 75007 Paris

www.gallimard-jeunesse.fr

© Éditions Gallimard Jeunesse, 2019, pour les notes et le carnet de lecture

Illustration : Gérard DuBois

Première partie

1 Au village

Je suis un enfant trouvé. Mais, jusqu'à huit ans, j'ai cru que, comme tous les autres enfants, j'avais une mère, car, lorsque je pleurais, il y avait une femme qui me serrait doucement dans ses bras en me berçant. Jamais je ne me couchais dans mon lit sans qu'une femme vînt m'embrasser en me chantant une chanson. Quand je gardais notre vache le long des chemins, et que j'étais surpris par une pluie d'orage, elle accourait au-devant de moi et me forçait à m'abriter sous son jupon de laine soigneusement ramené sur ma tête et sur mes épaules.

Voici comment j'appris qu'elle n'était que ma nourrice.

Mon village se nomme Chavanon¹; c'est l'un des plus pauvres du centre de la France. Le sol n'a pas de profondeur, et pour produire de bonnes récoltes il lui faudrait des engrais qui manquent dans le pays. Aussi ne rencontre-t-on que peu de champs cultivés, tandis

1. Chavanon : village inventé par Hector Malot situé dans le département de la Creuse.

qu'on voit partout de vastes étendues de landes et de maigres bouquets d'arbres. Pour trouver de beaux arbres, il faut descendre dans les plis du terrain, sur les bords des rivières, où poussent de grands châtaigniers et des chênes vigoureux. C'est sur les bords d'un ruisseau qui va perdre ses eaux rapides dans un des affluents de la Loire, que se dresse la maison où j'ai passé mes premières années.

Jusqu'à huit ans, je n'avais jamais vu d'homme dans cette maison ; cependant ma mère n'était pas veuve, mais son mari, qui était tailleur de pierre, travaillait à Paris. De temps en temps seulement, il envoyait de ses nouvelles par un de ses camarades qui rentrait au village.

– Mère Barberin, votre homme va bien ; il m'a chargé de vous dire que l'ouvrage marche fort, et de vous remettre l'argent que voilà.

Mère Barberin se contentait de ces nouvelles : son homme était en bonne santé ; il gagnait sa vie. Il ne faut pas croire que Barberin était en mauvaise amitié avec sa femme. Il demeurait à Paris parce que le travail l'y retenait ; voilà tout. Quand il serait vieux, il reviendrait vivre près de sa vieille femme, et avec l'argent qu'ils auraient amassé, ils seraient à l'abri de la misère.

Un jour de novembre, comme le soir tombait, un homme que je ne connaissais pas passa notre barrière, et à pas lents s'avança vers la maison. Jamais je n'avais vu un homme aussi crotté¹ ; et à le regarder on comprenait que depuis longtemps il marchait dans les mauvais chemins.

1. Crottée : couvert de boue.

– J’apporte des nouvelles de Paris, dit-il.

C’étaient là des paroles bien simples ; mais le ton ne ressemblait en rien à celui qui autrefois accompagnait ces mots.

– Ah ! mon Dieu ! s’écria mère Barberin en joignant les mains, un malheur est arrivé à Jérôme !

– Eh bien, oui, votre homme a été blessé ; seulement il n’est pas mort. Pourtant il sera peut-être estropié¹. Pour le moment il est à l’hôpital. J’ai été son voisin de lit, et, comme je rentrais au pays, il m’a demandé de vous dire la chose en passant. Je ne peux pas m’arrêter, car j’ai encore trois lieues² à faire, et la nuit vient vite.

Mère Barberin, qui voulait en savoir plus long, pria l’homme de rester à souper ; les routes étaient mauvaises ; on parlait de loups qui s’étaient montrés dans les bois ; il repartirait le lendemain matin.

Il s’assit dans le coin de la cheminée et, tout en mangeant, il nous raconta comment le malheur était arrivé : Barberin avait été à moitié écrasé par des échafaudages qui s’étaient abattus, et comme on avait prouvé qu’il ne devait pas se trouver à la place où il avait été blessé, l’entrepreneur refusait de lui payer aucune indemnité.

– Pourtant, dit-il en terminant son récit, je lui ai donné le conseil de faire un procès à l’entrepreneur.

– Un procès, cela coûte gros.

– Oui, mais quand on le gagne !

Le lendemain matin, nous descendîmes au village

1. Estropié : privé de l’usage d’un membre.

2. Lieue : ancienne mesure de distance d’environ 4 kilomètres.

pour consulter le curé. Il écrivit à l'aumônier¹ de l'hôpital où Barberin était soigné, et, quelques jours après, il reçut une réponse, disant que mère Barberin devait envoyer une certaine somme d'argent à son mari, parce que celui-ci allait faire un procès à l'entrepreneur chez lequel il avait été blessé.

Les journées, les semaines s'écoulèrent, et de temps en temps il arriva des lettres qui toutes demandaient de nouveaux envois d'argent ; la dernière, plus pressante que les autres, disait que, s'il n'y avait plus d'argent, il fallait vendre la vache.

Le paysan, tant qu'il a une vache dans son étable, est assuré de ne pas souffrir de la faim. Un enfant promène la vache le long des chemins, et le soir la famille entière a du beurre dans sa soupe et du lait pour mouiller ses pommes de terre.

Nous vivions bien de la nôtre, mais ce n'était pas seulement notre nourrice, c'était encore notre camarade, notre amie, car la vache est un animal plein d'intelligence. Pourtant il fallut s'en séparer. Il vint un marchand à la maison et, après avoir bien examiné la *Roussette*, en secouant la tête d'un air mécontent, après avoir dit et répété cent fois que c'était une vache de pauvres gens, qu'elle n'avait pas de lait, qu'elle faisait du mauvais beurre, il avait fini par dire qu'il voulait bien la prendre, mais seulement par bonté d'âme et pour obliger² mère Barberin qui était une brave femme.

1. Aumônier : ecclésiastique attaché à une communauté ou à une institution (hôpital, lycée, prison...).

2. Obliger : rendre service à.

Le Mardi gras¹ arriva justement peu de temps après la vente de *Roussette* ; l'année précédente, mère Barberin m'avait fait un régal avec des crêpes et des beignets. Mais plus de *Roussette*, plus de lait, plus de beurre, plus de Mardi gras.

Mais mère Barberin m'avait fait une surprise ; bien qu'elle ne fût pas emprunteuse, elle avait demandé une tasse de lait à l'une de nos voisines, un morceau de beurre à une autre, et, quand j'étais rentré, vers midi, je l'avais trouvée en train de verser de la farine dans un grand poêlon en terre.

– Tiens ! de la farine, dis-je en m'approchant d'elle.

– Mais oui, fit-elle en souriant, c'est bien de la belle farine de blé, mon petit Rémi. Qu'est-ce qu'on fait avec de la farine ?

– Du pain.

– Et puis encore ?

– Je ne sais pas.

– Si, tu sais bien. Mais, comme tu es un bon petit garçon, tu n'oses pas le dire. Tu sais que c'est aujourd'hui Mardi gras, le jour des crêpes et des beignets. Mais, comme tu sais aussi que nous n'avons ni beurre, ni lait, tu n'oses pas en parler. Regarde dans la huche².

Le couvercle levé, j'aperçus le lait, le beurre, des œufs et trois pommes.

– Donne-moi les œufs, me dit-elle, et, pendant que je les casse, pèle les pommes.

1. Mardi gras : jour de fête, mi-religieuse, mi-païenne (carnaval), qui précède le jeûne du carême.

2. Huche : coffre en bois servant à conserver le pain.

Pendant que je coupais les pommes en tranches, elle cassa les œufs dans la farine et se mit à battre le tout, en versant dessus, de temps en temps, une cuillerée de lait.

Quand la pâte fut délayée, mère Barberin posa la terrine sur les cendres chaudes, et il n'y eut plus qu'à attendre le soir, car c'était à notre souper que nous devions manger les crêpes et les beignets.

Enfin, la chandelle fut allumée, et bientôt une grande flamme monta dans la cheminée. Alors mère Barberin décrocha de la muraille la poêle à frire et la posa au-dessus de la flamme. Elle prit, au bout de son couteau, un morceau de beurre gros comme une petite noix, et le mit dans la poêle, où il fondit en grésillant.

Cependant, il me sembla entendre un bruit de pas dans la cour, puis aussitôt la porte s'ouvrit brusquement.

– Qui est-là ? demanda mère Barberin sans se retourner.

Un homme était entré, vêtu d'une blouse blanche, qui tenait à la main un gros bâton.

– On fait donc la fête ici ? Ne vous gênez pas, dit-il d'un ton rude.

– Ah ! mon Dieu ! s'écria mère Barberin en posant vivement sa poêle à terre, c'est toi, Jérôme ?

Puis me prenant par le bras elle me poussa vers l'homme qui s'était arrêté sur le seuil :

– C'est ton père.

2

Un père nourricier¹

Je m'étais approché pour l'embrasser à mon tour, mais du bout de son bâton il m'arrêta :

– Qu'est-ce que c'est que celui-là ?

– C'est Rémi.

– Tu m'avais dit...

– Eh bien, oui, mais... ce n'était pas vrai, parce que...

– Ah ! pas vrai, pas vrai.

Il fit quelques pas vers moi son bâton levé, et instinctivement je reculai. Pourquoi cet accueil lorsque j'allais à lui pour l'embrasser ?

– Je vois que vous faisiez Mardi gras, dit-il ; ça se trouve bien, car j'ai une solide faim. Qu'est-ce que tu as pour souper ?

– Je faisais des crêpes.

– Je vois bien ; mais ce n'est pas des crêpes que tu vas donner à manger à un homme qui a dix lieues dans les jambes.

1. Nourricier : mari de la nourrice élevant un enfant qui n'est pas le sien.

– C'est que je n'ai rien; nous ne t'attendions pas.

Il regarda autour de lui.

– Voilà du beurre.

Il leva les yeux au plafond à l'endroit où l'on accrochait le lard autrefois; mais depuis longtemps le crochet était vide, et à la poutre pendaient seulement maintenant quelques glanes¹ d'ail et d'oignon.

– Voilà de l'oignon, dit-il en faisant tomber une glane avec son bâton; quatre ou cinq oignons, un morceau de beurre, et nous aurons une bonne soupe. Retire ta crêpe et fricasse-nous les oignons dans la poêle.

Mère Barberin s'empressa de faire ce que son homme demandait, tandis que celui-ci s'asseyait au coin de la cheminée.

C'était un homme d'une cinquantaine d'années environ, au visage rude, à l'air dur; il portait la tête inclinée sur l'épaule droite par suite de la blessure qu'il avait reçue, et cette difformité contribuait à rendre son aspect peu rassurant.

Je ne pensais plus aux crêpes, ni aux beignets, et l'idée qui occupait mon esprit, c'était que cet homme qui paraissait si dur était mon père.

– Au lieu de rester immobile comme si tu étais gelé, me dit-il, mets les assiettes sur la table.

Je me hâtai d'obéir. La soupe était faite. Mère Barberin la servit dans les assiettes. Alors, quittant le coin de la cheminée, il vint s'asseoir à table et commença à manger, s'arrêtant seulement de temps en temps pour me regarder.

1. Glane : tresse.

J'étais si troublé, si inquiet, que je ne pouvais manger, et je le regardais aussi, mais à la dérobée, baissant les yeux quand je rencontrais les siens.

– Est-ce qu'il ne mange pas plus que ça d'ordinaire ? dit-il tout à coup en tendant vers moi sa cuillère.

– Ah ! si, il mange bien.

– Tant pis ! si encore il ne mangeait pas !

Naturellement, je n'avais pas envie de parler, et mère Barberin n'était pas plus que moi disposée à la conversation ; elle allait et venait autour de la table, attentive à servir son mari.

– Alors tu n'as pas faim ?

– Non.

– Eh bien, va te coucher, et tâche de dormir tout de suite ; sinon, je me fâche.

Notre cuisine était en même temps notre chambre à coucher. Auprès de la cheminée tout ce qui servait au manger, la table, la huche, le buffet ; à l'autre bout les meubles propres au coucher ; dans un angle le lit de mère Barberin, dans le coin opposé le mien, qui se trouvait dans une sorte d'armoire entourée d'un lambrequin¹ en toile rouge.

Je me dépêchai de me déshabiller et de me coucher. Mais dormir était une autre affaire. Je n'étais pas tranquille. Terriblement tourmenté au contraire, et de plus très malheureux. Le nez collé contre la muraille, le sommeil ne venait pas. Au bout d'un certain temps, j'entendis qu'on s'approchait de mon lit. Je reconnus tout de

1. Lambrequin : bordure d'étoffe décorant la partie supérieure d'un lit.

suite que ce n'était pas mère Barberin. Un souffle chaud effleura mes cheveux.

– Dors-tu ? demanda une voix étouffée.

Je n'eus garde de répondre.

– Il dort, dit mère Barberin ; tu peux parler sans craindre qu'il t'entende. Ton procès, où en est-il ?

– Perdu ! Les juges ont décidé que j'étais en faute de me trouver sous les échafaudages et que l'entrepreneur ne me devait rien.

Là-dessus il donna un coup de poing sur la table et se mit à jurer.

– Notre argent perdu, estropié, la misère ; voilà ! Et comme si ce n'était pas assez, en rentrant ici je trouve un enfant. M'expliqueras-tu pourquoi tu n'as pas pu le porter aux Enfants trouvés ?

– On n'abandonne pas comme ça un enfant qu'on a nourri de son lait et qu'on aime.

– Ce n'était pas ton enfant.

– Je voulais faire ce que tu demandais, mais voilà précisément qu'il est tombé malade : il toussait, le pauvre petit, à vous fendre le cœur. C'est comme ça que notre petit Nicolas est mort ; il me semblait que, si je portais celui-là à la ville, il mourrait aussi.

– Quel âge a-t-il ?

– Huit ans.

– Eh bien ! il ira à huit ans là où il aurait dû aller autrefois, et ça ne lui sera pas plus agréable.

– Ah ! Jérôme, tu ne feras pas ça.

– Et qui m'en empêchera ? Crois-tu que nous pouvons le garder toujours ?

Il y eut un moment de silence ; l'émotion me serrait à la gorge au point de m'étouffer.

Bientôt mère Barberin reprit :

– Tu n'aurais pas parlé comme ça avant d'aller à Paris.

– Peut-être. Mais ce qu'il y a de sûr, c'est que, si Paris m'a changé, il m'a aussi estropié. Comment gagner sa vie maintenant ? nous n'avons plus d'argent. La vache est vendue. Faut-il que, quand nous n'avons pas de quoi manger, nous nourrissions un enfant qui n'est pas le nôtre ?

– C'est le mien.

– Ce n'est pas plus le tien que le mien. Ce n'est pas un enfant de paysan. Je le regardais pendant le souper : c'est délicat, c'est maigre, pas de bras, pas de jambes.

– C'est le plus joli enfant du pays.

– Joli, je ne dis pas. Mais solide ! Est-ce que c'est sa gentillesse qui lui donnera à manger ?

– Je te dis que c'est un brave enfant, et il a de l'esprit comme un chat, et avec cela bon cœur. Il travaillera pour nous.

– En attendant, il faudra que nous travaillions pour lui, et moi je ne peux plus travailler.

– Et si ses parents le réclament, qu'est-ce que tu diras ?

– Est-ce qu'il a des parents ? S'il en avait, ils l'auraient cherché, et, depuis huit ans, trouvé bien sûr. Ah ! j'ai fait une fameuse sottise de croire qu'il avait des parents qui le réclameraient un jour, et nous payeraient notre peine pour l'avoir élevé. Je n'ai été qu'un imbécile.

Parce qu'il était enveloppé dans de beaux langes¹ avec des dentelles, cela ne voulait pas dire que ses parents le chercheraient.

– Enfin, s'ils viennent ?

– Eh bien ! nous les enverrons à l'hospice². Mais assez causé. Tout cela m'ennuie. Demain je le conduirai au maire. Ce soir, je vais aller dire bonjour à François. Dans une heure je reviendrai.

La porte s'ouvrit et se referma. Il était parti. Alors, me redressant vivement, je me mis à appeler mère Barberin. Elle accourut près de mon lit :

– Est-ce que tu me laisseras aller à l'hospice ?

– Non, mon petit Rémi, non.

Et elle m'embrassa tendrement en me serrant dans ses bras. Cette caresse me rendit le courage, et mes larmes s'arrêtèrent de couler.

– Tu ne dormais donc pas ? Alors tu as entendu tout ce qu'a dit Jérôme ?

– Oui, tu n'es pas ma maman ; mais lui n'est pas mon père.

Je ne prononçai pas ces quelques mots sur le même ton, car, si j'étais désolé d'apprendre qu'elle n'était pas ma mère, j'étais heureux, presque fier de savoir que lui n'était pas mon père.

– J'aurais peut-être dû, dit-elle, te faire connaître la vérité ; mais tu étais si bien mon enfant ! Un matin de février, à Paris, comme Jérôme allait à son travail et

1. Lange : pièce carrée de tissu servant à envelopper les enfants au berceau.

2. Hospice : établissement accueillant les plus démunis : vieillards, infirmes, enfants abandonnés, orphelins...

qu'il passait dans l'avenue de Breteuil¹, il entendit les cris d'un enfant. Il aperçut un enfant couché sur le seuil d'une porte. Comme il regardait autour de lui, il vit un homme sortir de derrière un gros arbre et se sauver. Pendant que Jérôme réfléchissait à ce qu'il devait faire, il fut rejoint par d'autres ouvriers, et l'on décida qu'il fallait porter l'enfant chez le commissaire de police. Il ne cessait pas de crier et on pensa qu'il souffrait de la faim, et l'on alla chercher une voisine qui voudrait bien lui donner le sein. Il se jeta dessus. Il était véritablement affamé. C'était un beau garçon de cinq ou six mois, rose, gros, gras, superbe ; les langes et les linges dans lesquels il était enveloppé disaient clairement qu'il appartenait à des parents riches. C'était donc un enfant qu'on avait volé et ensuite abandonné. Ce fut au moins ce que le commissaire expliqua. Qu'allait-on en faire ? Après avoir écrit la description de l'enfant avec celle de ses langes qui n'étaient pas marqués, le commissaire dit qu'il allait l'envoyer à l'hospice des Enfants trouvés, si personne ne voulait s'en charger ; c'était un bel enfant, sain, solide, qui ne serait pas difficile à élever ; ses parents, qui bien sûr allaient le chercher, récompenseraient généreusement ceux qui en auraient pris soin. Là-dessus, Jérôme s'avança et dit qu'il voulait bien s'en charger ; on le lui donna. J'avais justement un enfant du même âge et ce n'était pas pour moi une affaire d'en nourrir deux. Ce fut ainsi que je devins ta mère.

– Oh ! maman.

1. Avenue de Breteuil : riche avenue du VII^e arrondissement de Paris.

– Au bout de trois mois, je perdis mon enfant, et alors je m’attachai à toi davantage. J’oubliai que tu n’étais pas vraiment notre fils. Malheureusement Jérôme ne l’oublia pas, lui, et, voyant au bout de trois ans que tes parents ne t’avaient pas cherché, au moins qu’ils ne t’avaient pas trouvé, il voulut te mettre à l’hospice. Tu as entendu pourquoi je ne lui ai pas obéi.

– Oh ! pas à l’hospice, je t’en prie !

– Non, mon enfant, tu n’iras pas. J’arrangerai cela. Jérôme n’est pas un méchant homme, tu verras ; c’est le chagrin et la peur du besoin qui l’ont monté. Mais tu vas tout de suite dormir. Il ne faut pas, quand il rentrera, qu’il te trouve éveillé.

Et, après m’avoir embrassé, elle me tourna le nez contre la muraille ; mais j’avais été trop rudement ébranlé pour trouver à volonté le calme et le sommeil.

Il y avait au village deux enfants qu’on appelait « les enfants de l’hospice » ; ils avaient une plaque de plomb au cou avec un numéro ; ils étaient mal habillés et sales ; on se moquait d’eux ; on les battait. Les autres enfants avaient la méchanceté de les poursuivre souvent comme on poursuit un chien perdu pour s’amuser. Cette pensée seule me donnait froid et me faisait claquer les dents. Heureusement Barberin ne revint pas aussitôt qu’il avait dit, et le sommeil arriva pour moi avant lui.

3

La troupe du signor¹ Vitalis

Le lendemain matin, Barberin ne me dit rien, et je commençai à croire que le projet de m'envoyer à l'hospice était abandonné. Mais, comme midi sonnait, il me dit de mettre ma casquette et de le suivre.

Effrayé, je tournai les yeux vers mère Barberin pour implorer son secours. Mais, à la dérobée, elle me fit un signe qui me rassura : il n'y avait rien à craindre. De notre maison au village, il y a bien une heure de marche. Cette heure s'écoula sans qu'il m'adressât une seule fois la parole. Où me conduisait-il ? Nous entrâmes dans le village, et comme nous passions devant le café, un homme qui se trouvait sur le seuil appela Barberin. Celui-ci, me prenant par l'oreille, me fit passer devant lui. Je me sentis soulagé ; le café ne me paraissait pas un endroit dangereux. Tandis que Barberin se plaçait à une table, j'allai m'asseoir près de la cheminée et regardai autour de moi. Dans le coin opposé à celui que j'occupais, se trouvait un grand vieillard à barbe blanche, qui portait un costume bizarre.

1. Signor : monsieur, en italien.

Sur ses cheveux, qui tombaient en longues mèches sur ses épaules, était posé un haut chapeau de feutre gris orné de plumes vertes et rouges. Une peau de mouton, dont la laine était en dedans, le serrait à la taille. Cette peau n'avait pas de manches, et, par deux trous ouverts aux épaules, sortaient les bras vêtus d'une étoffe de velours qui autrefois avait dû être bleue. De grandes guêtres¹ en laine lui montaient jusqu'aux genoux, et elles étaient serrées par des rubans rouges qui s'entrecroisaient plusieurs fois autour des jambes.

Trois chiens, tassés sous sa chaise, se chauffaient sans remuer : un caniche blanc, un barbet² noir, et une petite chienne grise à la mine futée et douce ; le caniche était coiffé d'un vieux bonnet de police³ retenu sous son menton par une lanière de cuir.

Pendant que je regardais le vieillard avec une curiosité étonnée, Barberin et le maître du café causaient à demi-voix, et j'entendais qu'il était question de moi. Barberin racontait qu'il était venu au village pour me conduire au maire, afin que celui-ci demandât aux hospices de lui payer une pension pour me garder.

C'était donc là ce que mère Barberin avait pu obtenir de son mari, et je compris tout de suite que, s'il trouvait avantage à me garder près de lui, je n'avais plus rien à craindre. Le vieillard, sans en avoir l'air, écoutait aussi ce qui se disait ; tout à coup il étendit la main droite vers moi et, s'adressant à Barberin :

1. Guêtre : bande de cuir ou de tissu servant à protéger le bas de la jambe.

2. Barbet : chien dont le poil est long et frisé.

3. Bonnet de police : chapeau militaire en tissu (calot).

– C'est cet enfant-là qui vous gêne ? dit-il avec un accent étranger. Et vous croyez que l'administration des hospices va vous payer des mois de nourrice ?

– Dame ! puisqu'il n'a pas de parents et qu'il est à ma charge, il faut bien que quelqu'un paye pour lui ; c'est juste, il me semble.

– Eh bien, je crois bien que vous n'obtiendrez jamais la pension que vous demandez.

– Alors, il ira à l'hospice ; il n'y a pas de loi qui me force à le garder dans ma maison, si je n'en veux pas.

– Il y aurait peut-être un moyen de vous en débarrasser tout de suite, dit le vieillard après un moment de réflexion, et même de gagner à cela quelque chose.

– Si vous me donnez ce moyen-là, je vous paye une bouteille, et de bon cœur encore.

Le vieillard, quittant sa chaise, vint s'asseoir vis-à-vis de Barberin.

– Ce que vous voulez, n'est-ce pas, dit-il, c'est que cet enfant ne mange pas plus longtemps votre pain ; ou bien, s'il continue à le manger, c'est qu'on vous le paye ?

– Juste ; parce que...

– Oh ! le motif, je n'ai donc pas besoin de le connaître ; il me suffit de savoir que vous ne voulez plus de l'enfant ; s'il en est ainsi, donnez-le-moi, je m'en charge.

– Vous donner un enfant comme celui-là ? Car il est bel enfant, regardez-le. Rémi ! viens ici.

Je m'approchai de la table en tremblant.

– Allons, n'aie pas peur, petit, dit le vieillard.

– Regardez, continua Barberin. Il est bon pour travailler.

– Il est bien faible.

– Lui faible, allons donc ! il est fort comme un homme et solide et sain ; tenez, voyez ses jambes, en avez-vous jamais vu de plus droites ?

Barberin releva mon pantalon.

– Trop minces, dit le vieillard.

J'avais déjà assisté à une scène semblable quand le marchand était venu pour acheter notre vache. Lui aussi avait secoué la tête et fait la moue, et cependant il l'avait achetée, puis emmenée.

Le vieillard allait-il m'acheter et m'emmener ?

– C'est un enfant des villes ; aussi est-il bien certain qu'il ne sera jamais bon à rien pour le travail de la terre. Enfin, tel qu'il est, je le prends. Seulement, je ne vous l'achète pas, je vous le loue. Je vous en donne vingt francs¹ par an. C'est un bon prix et je paye d'avance ; vous touchez quatre belles pièces de cent sous² et vous êtes débarrassé de l'enfant.

– Mais, si je le garde, l'hospice me payera plus de dix francs par mois et il travaillera.

– Si vous le sentiez capable de travailler, vous ne voudriez pas le renvoyer. Ce n'est pas pour l'argent de leur pension qu'on prend les enfants de l'hospice, c'est pour leur travail ; on en fait des domestiques qui payent et ne sont pas payés. Et si l'hospice, au lieu de vous le laisser, le donne à un autre, vous n'aurez rien du tout.

1. Franc : unité monétaire créée pendant la Révolution (1795). Un franc correspond à 100 centimes.

2. Sou : ancienne monnaie disparue en 1795, mais on a continué d'appeler ainsi la pièce de 5 centimes.

Il fouilla dans sa poche et en tira une bourse de cuir dans laquelle il prit quatre pièces d'argent qu'il étala sur la table en les faisant sonner.

– Pensez donc, s'écria Barberin, que cet enfant aura des parents un jour ou l'autre ! Il y aura du profit pour ceux qui l'auront élevé ; si je n'avais pas compté là-dessus, je ne m'en serais jamais chargé.

– Alors, dit le vieillard, convenons que, s'il a des parents un jour, nous partagerons le profit, et je mets trente francs.

– Mettez-en quarante.

– Non ; pour les services qu'il me rendra, ce n'est pas possible.

– Et quels services voulez-vous qu'il vous rende ?

– Me tenir compagnie. Je me fais vieux et le soir quelquefois, après une journée de fatigue, quand le temps est mauvais, j'ai des idées tristes ; il me distraira. Mais il faudra danser, et puis sauter, et puis marcher, et puis, après avoir marché, sauter encore ; enfin il prendra place dans la troupe du signor Vitalis.

– Et où est-elle, votre troupe ?

– Je vais vous la montrer, puisque vous désirez faire sa connaissance.

Disant cela, il ouvrit sa peau de mouton et prit dans sa main un animal étrange qu'il tenait sous son bras gauche serré contre sa poitrine. Il était vêtu d'une blouse rouge bordée d'un galon¹ doré ; mais les bras et les jambes étaient nus, couverts d'une peau noire.

1. Galon : bande de tissu.

Noire aussi était la tête, grosse à peu près comme mon poing fermé; le nez retroussé avec des narines écartées, les lèvres jaunes; mais ce qui plus que tout le reste me frappa, ce furent deux yeux très rapprochés l'un de l'autre, d'une mobilité extrême, brillants comme des miroirs.

– Ah! le vilain singe! s'écria Barberin.

Ce mot me tira de ma stupéfaction, car, si je n'avais jamais vu des singes, j'en avais au moins entendu parler.

– Joli-Cœur, mon ami, dit Vitalis, saluez la société.

Joli-Cœur porta sa main fermée à ses lèvres et nous envoya à tous un baiser.

– Maintenant, continua Vitalis étendant sa main vers le caniche blanc, à un autre; le signor Capi va avoir l'honneur de présenter ses amis à l'estimable société ici présente.

À ce commandement le caniche se leva vivement et, se dressant sur ses pattes de derrière, il croisa ses deux pattes de devant sur sa poitrine, puis il salua son maître si bas que son bonnet de police toucha le sol.

Ce devoir de politesse accompli, il se tourna vers ses camarades, et d'une patte, il leur fit signe d'approcher. Les deux chiens, qui avaient les yeux attachés sur leur camarade, se dressèrent aussitôt, et, se donnant chacun une patte de devant, comme on se donne la main, ils firent gravement six pas en avant, puis trois pas en arrière, et saluèrent la société.

– Celui que j'appelle Capi, continua Vitalis, autrement dit *Capitano*¹ en italien, est le chef des chiens;

1. *Capitano* : capitaine, en italien.

c'est lui qui transmet mes ordres. Ce jeune élégant à poil noir est le signor Zerbino, ce qui signifie « le galant », nom qu'il mérite à tous les égards. Quant à cette jeune personne à l'air modeste, c'est la signora Dolce, une charmante Anglaise qui n'a pas volé son nom de « douce ». C'est avec ces sujets remarquables que j'ai l'avantage de parcourir le monde en gagnant ma vie plus ou moins bien. Capi !

Le caniche croisa les pattes.

– Capi, venez ici, mon ami, et soyez assez aimable pour dire à ce jeune garçon, qui vous regarde avec des yeux ronds comme des billes, quelle heure il est.

Capi décroisa les pattes, s'approcha de son maître, écarta la peau de mouton, fouilla dans la poche du gilet, en tira une grosse montre en argent, regarda le cadran et jappa deux fois distinctement ; puis après ces deux jappements bien accentués, d'une voix forte et nette, il en poussa trois autres plus faibles.

Il était en effet deux heures et trois quarts.

– C'est bien, dit Vitalis, je vous remercie, signor Capi ; et, maintenant, je vous prie d'inviter la signora Dolce à nous faire le plaisir de danser un peu à la corde.

Capi fouilla aussitôt dans la poche de la veste de son maître et en tira une corde. Il fit un signe à Zerbino, et celui-ci alla vivement lui faire vis-à-vis. Alors Capi lui jeta un bout de la corde, et tous deux se mirent gravement à la faire tourner.

Quand le mouvement fut régulier, Dolce s'élança dans le cercle et sauta légèrement en tenant ses beaux yeux tendres sur les yeux de son maître.

– Vous voyez, dit celui-ci, que mes élèves sont intelligents; mais l’intelligence ne s’apprécie à toute sa valeur que par la comparaison. Voilà pourquoi j’engage ce garçon dans ma troupe; il fera le rôle d’une bête, et l’esprit de mes élèves n’en sera que mieux apprécié.

– Oh! pour faire la bête..., interrompit Barberin.

– Il faut avoir de l’esprit, continua Vitalis, et je crois que ce garçon n’en manquera pas quand il aura pris quelques leçons. S’il est intelligent, il comprendra qu’avec le signor Vitalis on a la chance de se promener, de parcourir la France et dix autres pays, de mener une vie libre au lieu de rester derrière des bœufs, à marcher tous les jours dans le même champ, tandis que, s’il n’est pas intelligent, il pleurera, il criera, et, comme le signor Vitalis n’aime pas les enfants méchants, il ne l’emmènera pas avec lui. Alors il ira à l’hospice où il faut travailler dur et manger peu.

Assurément les élèves du signor Vitalis étaient bien drôles, bien amusants, et ce devait être bien amusant aussi de se promener toujours; mais, pour les suivre et se promener avec eux, il fallait quitter mère Barberin. Il est vrai que, si je refusais, on m’enverrait à l’hospice. Comme je demeurais troublé, les larmes dans les yeux, Vitalis me frappa doucement du bout du doigt sur la joue.

– Allons, dit-il, il comprend, puisqu’il ne crie pas; la raison entrera dans cette petite tête, et demain...

– Oh! monsieur, m’écriai-je, laissez-moi à maman Barberin, je vous en prie!

Mais avant d'en avoir dit davantage, je fus interrompu par un formidable aboiement de Capi. En même temps le chien s'élança vers la table sur laquelle Joli-Cœur était resté assis. Celui-ci avait doucement pris le verre de son maître, qui était plein de vin, et il était en train de le vider. Mais Capi, qui faisait bonne garde, avait voulu l'en empêcher.

– Monsieur Joli-Cœur, dit Vitalis d'une voix sévère, vous êtes un gourmand et un fripon ; allez vous mettre là-bas, dans le coin, le nez tourné contre la muraille. Quant à vous, monsieur Capi, vous êtes un bon chien ; tendez-moi la patte, que je vous la serre.

– Maintenant, continua Vitalis, revenons à nos affaires. Je vous donne donc trente francs.

– Non, quarante.

Une discussion s'engagea, mais bientôt Vitalis l'interrompit :

– Cet enfant doit s'ennuyer ici, dit-il ; qu'il aille donc se promener dans la cour de l'auberge et s'amuser.

J'allai donc dans la cour, mais je n'avais pas le cœur à m'amuser. Je m'assis sur une pierre et restai à réfléchir.

La discussion entre Vitalis et Barberin dura longtemps, car il s'écoula plus d'une heure avant que celui-ci vînt dans la cour. Enfin je le vis paraître ; il était seul. Venait-il me chercher pour me remettre aux mains de Vitalis ?

– Allons, me dit-il, en route pour la maison.

La maison ! J'aurais voulu l'interroger, mais je n'osai pas, car il paraissait de fort mauvaise humeur.

La route se fit silencieusement. Mais, environ dix minutes avant d'arriver, Barberin, qui marchait devant, s'arrêta :

– Tu sais, me dit-il en me prenant rudement par l'oreille, que, si tu racontes un seul mot de ce que tu as entendu aujourd'hui, tu le payeras cher !

4

La maison maternelle

– Eh bien ! demanda mère Barberin quand nous rentrâmes, qu’a dit le maire ?

– Nous ne l’avons pas vu, j’ai rencontré des amis au café Notre-Dame et, quand nous sommes sortis, il était trop tard ; nous y retournerons demain.

Malgré ses menaces, j’aurais parlé de mes doutes à mère Barberin, si j’avais pu me trouver seul un instant avec elle ; mais je me couchai sans avoir pu trouver l’occasion que j’attendais.

Le lendemain, quand je me levai, je n’aperçus point mère Barberin.

– Elle est au village, elle ne reviendra qu’après midi.

Une crainte vague me serra le cœur, et je m’en allai dans le jardin. Ce jardin, qui n’était pas grand, avait pour nous une valeur considérable, car c’était lui qui nous nourrissait, nous fournissant, à l’exception du blé, à peu près tout ce que nous mangions : pommes de terre, fèves, choux, carottes, navets. Aussi n’y trouvait-on pas de terrain perdu. Cependant mère Barberin m’en avait donné un petit coin dans lequel j’avais

réuni une infinité de plantes, d'herbes, de mousses arrachées le matin à la lisière des bois ou le long des haies.

J'avais planté aussi un légume qu'on m'avait donné et qui était presque inconnu dans notre village, des topinambours. On m'avait dit qu'il produisait des tubercules¹ bien meilleurs que ceux des pommes de terre, car ils avaient le goût de l'artichaut.

J'étais le nez baissé dans mes topinambours quand j'entendis crier mon nom d'une voix impatiente. C'était Barberin qui m'appelait. Je me hâtai de rentrer à la maison. Quelle ne fut pas ma surprise d'apercevoir devant la cheminée Vitalis et ses chiens !

Instantanément je compris. Vitalis venait me chercher, et c'était pour que mère Barberin ne pût pas me défendre que Barberin l'avait envoyée au village. Sentant bien que je n'avais ni secours ni pitié à attendre de Barberin, je courus à Vitalis :

– Oh ! monsieur, m'écriai-je, je vous en prie, ne m'emmenez pas.

Et j'éclatai en sanglots.

– Allons, mon garçon, me dit-il assez doucement, tu ne seras pas malheureux avec moi ; je ne bats point les enfants, et puis tu auras la compagnie de mes élèves qui sont très amusants. Qu'as-tu à regretter ?

– Mère Barberin !

– Ah ! tu m'ennuies à la fin, s'écria Barberin, qui se mit dans une terrible colère ; s'il faut te chasser d'ici à coups de bâton, c'est ce que je vas faire.

1. Tubercule : excroissance comestible d'une racine.

– Cet enfant a du cœur ; il ne faut pas le battre pour cela. Maintenant, aux affaires.

Disant cela, Vitalis étala sur la table huit pièces de cinq francs, que Barberin, en un tour de main, fit disparaître dans sa poche.

– Où est le paquet ? demanda Vitalis.

– Le voilà, répondit Barberin en montrant un mouchoir en cotonnade bleue noué par les quatre coins.

Vitalis défit ces nœuds et regarda ce que renfermait le mouchoir ; il s’y trouvait deux de mes chemises et un pantalon de toile.

– Ce n’est pas de cela que nous étions convenus, dit Vitalis ; vous deviez me donner ses affaires et je ne trouve là que des guenilles¹.

– Il n’en a pas d’autres.

– Je n’ai pas le temps de me disputer là-dessus. Allons, mon petit Rémi, prends ton paquet, et passe devant Capi ; en avant, marche !

Je sentis que Vitalis me prenait par le poignet.

Il fallut marcher.

Ah ! la pauvre maison, il me sembla, quand j’en franchis le seuil, que j’y laissais un morceau de ma peau.

Vivement je regardai autour de moi, mes yeux obscurcis par les larmes ne virent personne à qui demander secours : personne sur la route, personne dans les prés d’alentour.

Je me mis à appeler :

– Maman ! mère Barberin !

1. Guenille : vêtement usé et déchiré.

Mais personne ne répondit à ma voix, qui s'éteignit dans un sanglot.

Il fallut suivre Vitalis, qui ne m'avait pas lâché le poignet.

– Bon voyage ! cria Barberin.

Et il rentra dans la maison.

Hélas ! c'était fini.

– Allons, Rémi, marchons, mon enfant, dit Vitalis.

Le chemin que nous suivions s'élevait en lacets le long de la montagne, et, à chaque détour, j'apercevais la maison qui diminuait. Je savais que, quand nous serions à son dernier détour, ce serait fini.

– Voulez-vous me laisser reposer un peu ?

– Volontiers, mon garçon.

Et, pour la première fois, il desserra la main. Mais, en même temps, je vis son regard se diriger vers Capi, et faire un signe que celui-ci comprit. Aussitôt, il vint se placer derrière moi. Capi était mon gardien ; si je faisais un mouvement pour me sauver, il devait me sauter aux jambes.

Assis sur le parapet, je cherchai de mes yeux obscurcis par les larmes la maison de mère Barberin. Sur le fumier, notre poule allait deçà et delà. Au bout de la maison je voyais le poirier au tronc crochu que pendant si longtemps j'avais transformé en cheval. Tout était là à sa place ordinaire, et ma brouette, et ma charrue faite d'une branche torse, et mon cher jardin.

Tout à coup, j'aperçus au loin une coiffe¹ blanche.

1. Coiffe : couvre-chef en tissu porté autrefois par les femmes.

Je reconnus mère Barberin ; elle marchait à grands pas, comme si elle avait hâte de rentrer.

Elle ne resta pas longtemps dans la maison. Elle ressortit et se mit à courir deçà et delà, dans la cour, les bras étendus. Elle me cherchait.

Je me penchai en avant, et de toutes mes forces je me mis à crier :

– Maman ! maman !

Mais ma voix se perdit dans l'air.

– Pauvre petit ! dit Vitalis à mi-voix.

– Oh ! je vous en prie, m'écriai-je encouragé par ces mots de compassion, laissez-moi retourner.

Mais il me prit par le poignet.

– Puisque tu es reposé, dit-il, en marche, mon garçon.

Je voulus me dégager, mais il me tenait solidement.

– Capi, dit-il, Zerbino !

Et les deux chiens m'entourèrent et il fallut suivre Vitalis. Au bout de quelques pas, je tournai la tête. Nous avions dépassé la crête de la montagne, et je ne vis plus ni notre vallée, ni notre maison. Tout au loin seulement des collines bleuâtres semblaient remonter jusqu'au ciel.

5

En route

Vitalis n'était pas un méchant homme. J'en eus bientôt la preuve. Après avoir marché environ un quart d'heure, il m'abandonna le bras.

– Maintenant, chemine près de moi ; mais n'oublie pas que, si tu voulais te sauver, Capi et Zerbino t'auraient bien vite rejoint ; ils ont les dents pointues.

Je poussai un soupir.

– Tu as le cœur gros, continua Vitalis, je comprends cela et ne t'en veux pas. Tu peux pleurer librement, si tu en as envie. Seulement tâche de sentir que ce n'est pas pour ton malheur que je t'emmène. Tu aurais été très probablement à l'hospice. Les gens qui t'ont élevé ne sont pas tes père et mère. Ta maman n'aurait pas pu te garder malgré son mari. Ce mari, de son côté, n'est peut-être pas aussi dur que tu le crois. Il n'a pas de quoi vivre, il est estropié, il ne peut plus travailler.

Sans doute c'étaient là des paroles de sagesse, ou tout au moins d'expérience. Mais je ne verrais plus celle qui m'avait élevé, qui m'avait caressé, celle que j'aimais.

– Réfléchis à ce que je t'ai dit, petit, répétait de

temps en temps Vitalis, tu ne seras pas trop malheureux avec moi.

Nous étions arrivés sur une vaste lande qui s'étendait plate et monotone à perte de vue. Pas de maisons, pas d'arbres. Un plateau couvert de bruyères rousses, avec çà et là de grandes nappes de genêts rabougris qui ondoyaient sous le souffle du vent.

C'était la première fois que je faisais une pareille marche d'une seule traite et sans me reposer. Mon maître avançait d'un grand pas régulier, portant Joli-Cœur sur son épaule ou sur son sac, et autour de lui les chiens trottaient sans s'écarter. De temps en temps Vitalis leur disait un mot d'amitié, tantôt en français, tantôt dans une langue que je ne connaissais pas.

Ni lui ni eux ne paraissaient penser à la fatigue. Mais il n'en était pas de même pour moi. J'étais épuisé et j'avais la plus grande peine à suivre mon maître. Cependant je n'osais pas demander à m'arrêter.

– Ce sont tes sabots qui te fatiguent, me dit-il ; à Ussel¹ je t'achèterai des souliers.

Ce mot me rendit le courage. En effet, des souliers avaient toujours été ce que j'avais le plus ardemment désiré. Le fils du maire et aussi le fils de l'aubergiste avaient des souliers, de sorte que le dimanche, quand ils arrivaient à la messe, ils glissaient sans bruit sur les dalles sonores, tandis que nous autres paysans, avec nos sabots, nous faisons un tapage assourdissant.

– Ussel, c'est encore loin ?

1. Ussel : ville de Corrèze.

– Voilà un cri du cœur, dit Vitalis en riant ; tu as donc bien envie d’avoir des souliers, mon garçon ? Eh bien ! je t’en promets avec des clous dessous. Et je te promets aussi une culotte de velours, une veste et un chapeau. Cela va sécher tes larmes, j’espère, et te donner des jambes pour faire les six lieues qui nous restent.

Des souliers avec des clous dessous ! Je fus ébloui. Non, bien certainement, mon maître n’était pas un méchant homme. Est-ce qu’un méchant se serait aperçu que mes sabots me fatiguaient ?

Heureusement le temps vint à mon aide. Le ciel, qui avait été bleu depuis notre départ, s’emplit peu à peu de nuages gris, et bientôt il se mit à tomber une pluie fine qui ne cessa plus.

Avec sa peau de mouton, Vitalis était assez bien protégé, et il pouvait abriter Joli-Cœur qui, à la première goutte de pluie, était promptement rentré dans sa cachette. Mais les chiens et moi, nous n’avions pas tardé à être mouillés jusqu’à la peau.

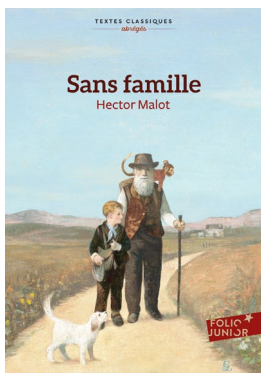
– Je ne veux pas t’exposer inutilement, nous n’irons pas plus loin aujourd’hui. Voilà un village là-bas, nous y coucherons, dit mon maître.

Mais il n’y avait pas d’auberge dans ce village, et personne ne voulut recevoir une sorte de mendiant qui traînait avec lui un enfant et trois chiens aussi crottés les uns que les autres. La nuit arrivait, la pluie nous glaçait, et pour moi je sentais mes jambes raides comme des barres de bois.

Enfin un paysan plus charitable que ses voisins

Découvrez l'histoire
d'un autre enfant trouvé
dans la collection

FOLIO  **JUNIOR**
TEXTES CLASSIQUES



Sans famille
Hector Malot

Cette édition électronique du livre
Sans Famille
d'Hector Malot
a été réalisée le 11 mai 2019
par Melissa Luciani et Françoise Pham
pour le compte des [Éditions Gallimard Jeunesse](#).
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 978-2-07-512045-6 – Numéro d'édition : 343899).

Code sodis : U22125 – ISBN : 978-2-07-512046-3
Numéro d'édition : 343900

Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949
sur les publications
destinées à la jeunesse.